

Victor Segalen

Un grand fleuve

Suivi de Le Philosophe dans la vie

Éditions Sillage

MMVI

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
90, rue Cambronne
75015 Paris

<http://www.editions-sillage.com>

En décembre 1909, Victor Segalen, arrivé en Chine depuis six mois, s'embarque sur une jonque qui le conduit de Tchong-king à Yitchang, tout le long du fleuve Yang-tseu. De ce voyage naîtra *Un grand fleuve*, texte écrit et retravaillé entre 1910 et 1912.

Un grand fleuve fut publié pour la première fois dans la revue *Lettres Nouvelles* en janvier 1956, puis repris dans le recueil *Imaginaires*, aux éditions de La Rougerie, en 1972.

Le Philosophe dans la vie appartient à un ensemble de textes et d'ébauches auxquels Segalen n'eut pas le temps de faire prendre leur forme définitive : il parut pour la première fois dans le recueil *Imaginaires* (La Rougerie, 1972).

J'ignore d'où il coule exactement. Lui-même ne le sait pas et moins encore le Génie qui le pénètre, l'anime et marque tous ses ressauts. C'est que l'esprit du Fleuve, – dont l'existence après ceci ne fera plus de doute, j'espère, – n'habite et n'existe que là où le Grand Fleuve a pris toute sa conscience, et affirmé toute sa liquide et successive personnalité. Et c'est pourquoi, ayant dessein seulement d'honorer par ceci le Génie du Fleuve, je ne m'attarderai pas à décider, si là-bas, en plein cœur du Tibet, c'est *cette* veine d'eau ou bien celle-ci, toute semblable, qui est vraiment son origine. Comme chez un informe nourrisson, tous les torrents, là-bas, renferment toutes les possibilités : cent *li* de

plus, à l'est ou à l'ouest, et ce ruisseau va devenir peut-être le triste et baveux Houang-ho, à demi bu par les boues du nord, ou bien le Mékong ou la Salouen, s'ouvrant à des milliers de jours sous les tropiques, ou bien, par la plus glorieuse des fortunes, le Grand Fleuve lui-même, le Yang-tse-Kiang, trouant de ses arcs volontaires l'immense Empire rond comme une orange et savoureux comme ce fruit près de la putréfaction. Mais tout cela, l'Esprit du Fleuve ne le sait vraiment pas non plus. Pas plus que le nombre de lieues de son cours ; pas plus que la superficie de sa cuvette ; seulement peut-être le nombre des affluents qu'il ne connaît que comme une lutte d'un instant ; et il ne lui importe pas de savoir très exactement s'il est le quatrième ou le cinquième des grands cours d'eau, par la longueur ; le second peut-être par la densité des terres suspendues... Car

il est dans le destin de tout Fleuve de ne pas connaître d'autre fleuve que lui.

C'est le destin de tous les grands fleuves que d'être unique au monde, et chacun pour lui sans jamais pouvoir en toucher d'autres autrement que pour l'absorber. Les Esprits des montagnes sont plus fraternels qui peuvent se contempler librement d'un sommet à un autre, ou bien se joindre à travers des veines sous la terre. Le Fleuve, même si proche, ignore tous ses congénères. Il ne se sépare de l'immense nappe souterraine que pour couler aussitôt une âpre vie singulière, isolée par des barrières que jamais son Génie ne surmontera, et de là, on sait vers quel néant marin il se dissout... Que les routes soient parallèles ou non, que les eaux aient la même vertu, les deux cours se poursuivent comme s'ils existaient seuls dans des orbes différents du ciel... Même ses affluents, il ne les reçoit et

les connaît que pour les absorber tout aussitôt en lui-même, avec des luttes et parfois de violents remous. Tout fleuve est forcément unique et incomparable. Belle vie, âpre et orgueilleuse, sans connexions que le long fil de son cours.

Cela, le Génie du Fleuve le devine obscurément et puissamment. Et ce Génie n'existe qu'au moment où rassemblé, le Fleuve a affirmé sa puissance même ; au moment où il existe avec volonté, là même, et non point ailleurs, au moment où il est à son maximum, lui, le Grand Fleuve. C'est alors qu'il possède sa vie, ses tumultes, ses crues et ses maigres, ses colères, ses repentirs, un étiage bondissant, des marées que mènent les astres, et d'autres, insolites, que ne mènent point le soleil et la lune ; ses remous, ses sauts, ses divagations, et aussi les parasites de sa peau vive : les jonques de charge et les jonques de

fêtes ; la vermine de ses rives : les coolies de halage, leurs femelles, leurs villages adventices. C'est à ce moment-là aussi qu'il va dans les pires obstacles et avec le plus de vigueur. C'est à ce moment que sa personnalité éclate, moment choisi dans sa vie. C'est là que s'enferme son Génie comme dans un homme au plus fort de lui.

*

* *

C'est le moment des Rapides et des Gorges. Depuis longtemps renforcé du Kia-ling, puis du fleuve de Foû, abondant, solide, aux prises avec toutes les ruses de la montagne, solidement orienté et conscient de son cours (il veut aller vers l'est ; il a enfin décidé une bonne fois de s'aller jeter dans la mer orientale et non point dans le golfe de l'Annam tributaire),

il va rouler de seuils en seuils, descendre des marches, se livrer à des couloirs pleins de heurts... tout cela, de Tchong-King à Yi-tch'ang au plein cœur du Sseut-tch'ouan, centre et reine des dix-huit provinces et du pays de Bod, au centre de l'orange qu'il perce. C'est le moment de sa grande maturité, de sa pleine violence : le Défilé des Rapides et des Gorges.

*

* *

Dès avant le promontoire de Tchong-king ; placé là pour marquer son départ dans cette vie nouvelle il possède déjà sa belle couleur savoureuse. Il a rodé tant de berges, il a léché tant d'argiles rouges, ocre, grises ou bleutées que, mélangeant toutes ces poussières, ses eaux en ont pris un miroitement particulier. Point de

transparence imbécile, point de naïveté comme dans les yeux des sources ; mais cette opalescence irisée, changeante ; rien de vitreux ni de froid... La communion longue des rives et de l'eau a produit ce cours onctueux où des yeux indiscrets s'arrêtent et qui ne laisse rien voir de ces abîmes, que les reflets changeants, rouille et bleu, selon que la couleur est celle du corps liquide ou bien du reflet du ciel faisant miroir sur son opacité.

C'est là tout au fond qu'allongeant son corps insaisissable le Génie veille d'une incompréhensible existence, c'est là, sous les boues merveilleuses, et chaque atome, chaque grain suspendu, choqué aux autres est une parcelle de la mémoire du fleuve qui par là peut compter ses détours, ses apports, ses tourbillons d'antan. C'est en roulant ces terres et ces myriades que le fleuve se souvient et se continue. Les

parcelles métalliques lentement rouillées se dissolvent peu à peu dans l'onde vivante, lui communiquant leur saveur et perdant leur spécificité... Et parfois, du creux du lit, monte tout d'un coup une bouffée de ressauts à demi oubliés et qu'un de ces mouvements d'eau insolites a tout d'un coup fait affleurer verticalement à sa surface. Le Fleuve se souvient : cela est venu du Yunnan odorant ; ou bien, sans précision, c'est l'apport oublié d'un des confluent et le Fleuve s'inquiète de ce ressaut et de ce goût qui ne vient pas de lui. Le Génie du Fleuve tressaille comme à l'approche d'une chose menaçante par son inconnu.

Le promontoire de Tchong-King est un départ dans la vie adulte, – la vie ardente et puissante du Fleuve. C'est à Tchong-King que se marquent d'un ressaut ses énormes épaules. C'est là que, tout d'un coup, vient

se ruer le fleuve Kia-ling. D'abord, un éperon les sépare ; ils allaient s'unir quand brusquement la montagne s'est interposée, et voici un double ressaut. Les deux ennemis ont divergé brusquement, puis reviennent l'un sur l'autre. Mais tout est divergent, tout est différent entre eux : teneur des eaux, et leur volume, et l'étiage et le niveau (l'un peut être en pleine crue d'été sans que l'autre ait donné signe encore). Et de ce discord naissent parfois de terribles remous. S'ils sont égaux et lents, tout est plat. Mais, que le Kia-ling gonfle tout d'un coup, et voici que de sa rive droite à la gauche se forment avec la régularité d'une lente respiration des tourbillons coniques. L'eau, là-dedans, tourne en rond comme dans un cirque avec un rappel au centre, une spire mourant au milieu d'un effet implacable. C'est une bouche mouvante du fleuve, une bouche

mobile, suceuse, pleine d'eau violente et agglutinée, d'une eau qui happe et qui ne lâche plus. Qu'une proie vivante, de la vie humaine, qui est temporaire et d'un règne différent du règne fluvial (minéral, végétal, animal) vienne à toucher au bord, et tout aussitôt elle est destinée aux profondeurs. Le Fleuve, la Cascade, l'Eau, seulement, qui pénètre tout, a obtenu cette vie fluide indéfinie, toujours en mouvement, toujours renouvelée, toujours semblable à elle-même.

Comme l'eau circulaire, elle va faire aussitôt le manège. Le parasite humain sent fort bien le danger. On le voit battre précipitamment de toutes les pattes de sa jonque, de tout l'effort de ses huit petits hommes, tantôt avant, tantôt arrière, mais avançant quand il veut reculer et dérivant quand il veut avancer, toujours implacablement tournant en rond. Puis il tend vers le

milieu, descendant à mesure, car la bouche bien formée est creuse, creuse au-dessous du niveau des eaux d'hiver. Et puis la jonque, au beau milieu, tournoie follement sur elle-même. Sa tête est prise, elle plonge, les fesses en l'air, aspirée, coincée, tenue, bue tout entière par le Fleuve. Aussitôt, la grande bouche est plane, fermée aux autres proies qui peuvent s'y mouvoir à l'aise, et qui, l'on ne sait pourquoi, viennent s'y précipiter aussitôt, attendant peut-être dans leur folie le même sort, peut-être enivrant pour les hommes à la vie temporelle, au corps limité, concrétisé. Parfois, le Fleuve leur crache au visage les débris du festin. Car tous ne sont point assimilables à sa chair fluide, et d'autres, trop légers, s'en vont en scories...

Ayant lutté contre le Kia-ling, et vaincu puisqu'il l'emmène aussitôt dans sa propre route, le Fleuve, volumineux, se gonfle

encore, mais sur l'autre rive de la rivière de Fou-tcheou. D'où vient-elle... Ce sont des eaux claires et de bon goût. Mêlées à la vie du grand fleuve elles apportent un renouveau de vie jeune et un peu frétilante. Il y a de la naïveté dans leurs bondissements. Mais quelles singulières jonques elles portent ou laissent traîner sur le sable... Le grand Fleuve qui n'a point affaire à ces gens biscornus est déjà passé, et désormais, bien équilibré d'eau, court à la première des gorges et au premier des rapides. Et c'est tout. Le Fleuve est lui-même, complet, en possession de toute sa masse qui se précipite dans le sentier de rochers.

Jusqu'ici, l'ossature apparente est souple : dénonçant l'ossature profonde. Ce sont des vallonnements assez doux, rejoignant par-dessous les eaux un lit qui contient sans secouer. Les eaux coulent, mais telle est la puissance de la masse que

rien ici ne se passe comme dans l'eau courante. Et d'abord, il y a vraiment ici une peau sur le fleuve ; une peau du fleuve.

Est-ce pour en percevoir les frémissements que ces insectes aquatiques, les sampaniers du fleuve, lancent à tous moments leurs petites coques à trois planches terminées par une très longue pale d'aviron ? C'est un excellent appareil de tact et de toucher sans doute. Grâce à cette antenne postérieure, les moindres changements, que l'œil n'aperçoit que longtemps ensuite, dans la consistance, la texture, le désir ou l'apaisement de l'eau, ils le sentent au même instant, et, suivant l'heure, réagissent par un coup d'aviron d'arrière (qu'ils appellent le Sao) ou par un précipitement de leurs pattes antérieures. Mais la peau du fleuve a bien d'autres sensations : elle se plisse en dedans, se ride ou se dilate ; elle s'étire, se colle et devient visqueuse, ou bien

tout d'un coup, file fluidiquement droit devant elle. Le vent montant la gêne, et l'énerve, qui lui passe à reculons sur l'épiderme ; alors elle crépite, fait des vagues (tout comme la mer et ses grossiers et simples mouvements), des vagues qui déferlent et crachent à la figure de la brise. Mais ces mouvements sont étrangers, importuns à la vie fluviale. Ils ne dépassent point l'épiderme. Ce sont des excitants grossiers.

Par-dessous cette peau mouvante, quelle étonnante vie de remous : mouvements d'eau parfaitement ignorés ailleurs. Il n'y a plus ces grosses fantaisies terribles qui pompent droit une jonque de quatre-vingts tonnes, mais tout un jeu de tourbillons discrets incessants : ces êtres spiralés qui naissent tout d'un coup du frottement de deux volumes à vitesses différentes, s'organisent, tournoient vivement, se déplacent avec une majesté comique et,

s'ils le peuvent, happent au passage, dominant et absorbent un autre tourbillon. Cela fait une création incessante et une destruction, ou plutôt cela illustre l'enchaînement des causalités infinies : « De l'ignorance... N'est pas, ô Maître... » Le Fleuve se souvient qu'il descend du haut pays de Bod dont les écrits gardent encore les textes purs de la Loi et de la Connaissance.

À côté de ces tourbillons, d'autres mouvements sont grossiers et un peu ridicules. Ce sont d'énormes lentilles, de grosses méduses liquides qui tout d'un coup soulèvent la surface, montrent un instant leur dôme rond, lisse, huileux, et se mettent à couler sur les bords, à se répandre sur elles-mêmes dans un friselis circulaire. Ce sont les coups d'un front obtus, des coups de bélier d'eau. Plus violentes, elles crèvent parfois ; et les hommes-sampaniers les appellent avec mépris « pétards d'eau » et

s'en sauvent ou les évitent car elles assèment de terribles coups verticaux.

Ils ignorent que le Fleuve, sur le fond, ne serpente pas, mais galope comme un dragon marin : ce sont les secousses de son amble ; ce sont les élans sur plans inclinés, les bulles liquides de ses élans et de ses à-coups.

Du fait du lit de collines, du fait de la route même, d'autres ressauts et d'autres aventures. Le fleuve sait comment éroder profondément les concavités des coudes, et comment arrondir les pointes en y jetant tout ce dont il ne veut plus. Mais justement, ce tournant creux à grande allure va être marqué de nouveaux déséquilibres : dans cette crique extrêmement paisible où les parasites végétaux, moins turbulents que les hommes qui les mangent parfois, abondent et se multiplient, il y a des plans inclinés, des marées brèves et pulsatiles,

couvrant une roche et retombant en cascade. Il y a des « mauvais coins », un peu pièges, d'où il est difficile de s'évader sans risques.

Enfin, suivant la vasque et son profil, suivant que le fleuve s'étale ou se resserre, sa vitesse, élément indifférent de sa vie, augmente ou bien décroît. Mais ceci même est paradoxal : dans les Gorges, défilés dix fois plus hauts que larges, le fleuve, qui devrait se ruer, s'arrête parfois, et sûr de lui, de passer et d'arriver, prend un cours paisible et s'écoule dans la profondeur.

Ce sont les éléments dissociés ; les gestes épars. Tout ceci, remous, tourbillons, vitesse augmentée, vient se condenser à l'extrême dans cette admirable Crise de la vie du Fleuve qu'est un Rapide. C'est un nœud dans le courant, un moment décisif, une tragédie complète où l'exposition, la crise et le dénouement obéissent à un

décor unique, et dont le dénouement indiscontinûment joué est fatalement heureux et victorieux.

C'est au cœur du Rapide que le Fleuve porte à leur extrême ses qualités de violence, ses ressources, ses ruses sur la montagne. Le Rapide est l'apogée des qualités violentes. Chaque seuil qu'il étreint et enveloppe, chaque ressaut est un trophée bondissant. Et le Fleuve pourtant semble ne point savoir s'il passera. L'obstacle peut être ancien comme le Fleuve lui-même : c'est une longue pente, un seuil, des roches connues là par le Génie du Fleuve bien avant les grandes oscillations de l'embouchure, bien avant la régularisation du cours torrentiel. Mais parfois, comme au plus beau, au plus pur de tous, au Sin Long T'an, « Nouveau Rapide du Dragon », c'est un obstacle nouvellement né que le Fleuve même n'a

pas érodé encore. C'est toute une colline glissant sur sa base, et précipitée par les pluies dans la vallée.

Le Fleuve, depuis les quelque vingt années qu'il existe à cet endroit l'a un peu domestiqué, mais il hésite encore, car deux ou trois *li* avant la passe, on le voit tout d'un coup se recueillir, s'étirer, s'alentir dans une paresse qui serait inexplicable, même par la profondeur de la vasque et le profil du terrain, s'il n'était sûr que le Fleuve, dès ce moment, connaît l'aventure où il court, et s'y prépare. Il la connaît, et ceci est indéniable ; car telle est la richesse de vie de ce grand corps mobile que ce n'est point seulement de la source à l'embouchure qu'il se meut et défile, mais parfois, par des pulsations assez mystérieuses, ce qui se passe en aval est aussitôt connu très haut en amont. Manifestement ici, le Fleuve, de minute en minute, bat.

C'est le pouls du rapide, le frémissement devant l'acte qu'il faut.

Et c'est ainsi que, recueilli, concentré, ramassé sur lui-même, très lent dans son cours mais déjà tout vibrant de l'obstacle, le Grand Fleuve s'apprête au premier saut.

Les roches sont hautes à l'entour. Il n'y aura pas d'échappées. Les montagnes sont là pour empêcher toute velléité de détour. Le Fleuve augmente sa vitesse, avec une progression implacable ; il bat toujours du même rythme mais à coups plus tumultueux. Du cours très onctueux il passe à la course violente où déjà se marquent des remous, des friselis. S'il voyait, il verrait l'obstacle maintenant... mais l'y voici.

Tout au fond, il y a comme une estacade double, lançant deux pointes rocheuses qui l'étreignent. C'est là où toute l'eau vive va passer d'un seul jet. Le Fleuve change tout d'un coup son caractère et voici en plein

milieu, dardée, une langue d'eau triangulaire, polie comme une épée claire, d'une eau dure et sans rides par sa grande vitesse ; d'une eau implacable filant comme un trait.

Mais des deux bords, en dessous, à côté, plus bas, toute la masse qui n'a pas pu passer se débat, roche par roche, remous contre remous, et cela fait à la langue vive comme un second lit tumultueux de tourbillons. Tout obstacle, toute pierre, tout ressaut ignoré en suscite. C'est, des deux bords, une frange indistincte ; les uns, descendant avec la langue centrale, les autres remontant la berge pour redescendre dans un manège incessant. Et la langue, et les tourbillons viennent s'abîmer ensemble ici même au-dessous du seuil, et c'est le point où dans un désarroi sans nom tous les mouvements sont possibles. L'extrême pointe affilée roule sur

elle-même, s'enfonce profondément sous l'eau d'un mouvement presque vertical. Une frange d'écume sifflante l'absorbe, la dévore. Des tourbillons tournent d'un sens, d'autres à l'opposé qui les crèvent. Il y a des chutes internes, des trous d'eau. Il y a des projections de bas en haut qui viennent faire éclater des boules rondes. Le Fleuve, divisé dans l'effort, émietté, pulvérisé, n'a plus ni battements, ni cours, ni conscience. Seulement quand, au coude suivant, il reprend son calme et tait ses éclats, seulement quand la vitesse est redevenue homogène et pleine d'équilibre ; – le Fleuve se souvient de la lutte et sait alors que ce Moment est passé.

Le Philosophe dans la vie

Cet essai, toujours tenté, toujours abandonné : quel est le retentissement de l'œuvre philosophique sur la vie sentimentale et pratique du Philosophe ?

[Le contraire est point de départ, et fondamental. Que l'œuvre philosophique soit influencée par la vie, la fonction, les digestions du philosophe, est une assertion impossible à écarter ; qu'il ne faut pas grossièrement accepter d'un bloc à la mode de Taine. Qu'il faut limiter ; mais encore une fois qui n'est pas en discussion ici.]

Mais, l'œuvre écrite, l'œuvre debout, l'œuvre séparée, – par l'accompli de sa forme – de la vie quotidienne du philosophe ; quelle va être désormais l'influence de retour de cette œuvre sur cette vie ?

Le philosophe peut-il vivre sa philosophie ? Peut-il la prendre pour texte d'Évangile ? et thèmes de sermon à lui-même ?

Longue et lente confidence de Jules de Gaultier, un matin, dans les allées du Luxembourg. Pour lui, il ne vit pas sa philosophie. Il agit « selon un instinct ».

Nietzsche non plus ne me paraît point avoir vécu sa philosophie. Pas du tout.

Jules de Gaultier ajoute que son mécanisme à philosopher est une organisation particulière, indépendante ; qui fonctionne d'elle-même.

Les Croyants, au contraire, me semblent bien suivre leur Évangile – et pourtant, tout aussi bien qu'un Spinoza son système, ne l'ont-ils point fabriqué ? Il y a un évangile selon sainte Thérèse. Et Thérèse de Jésus me semble bien avoir vécu son évangile. Toute la couleur lui appartenait en propre. Tout venait d'elle, à l'anecdote près...

Et les Littérateurs, les Poètes ? Ce qu'ils ont dit sous la poussée d'une émotion intérieure peut-il provoquer de nouvelles éclosions en eux ? Certainement. Cela peut-il servir désormais de Directrice ? Pourquoi pas ? Le poème est un système clos isolé hors des petites attractions moléculaires et planétaires. Ou bien, dans le cours indiscontinu d'un fleuve, un jalon tellement hors du courant, qu'il ne ride pas le cours. Mais alors, a-t-il une influence autre que de repère immobile ?

Application personnelle : une fente dans une porcelaine des miennes me produit certes une gêne aigüe, prolongée, insistante, plus désagréable que la même égratignure ou coupure dans la peau. Une tache d'eau, un délavage de mes laques m'ont plus atteint qu'une cicatrice d'eczéma sur ma propre jambe. Briser ou salir un objet, forcer une reliure est un acte – de maladresse – que je

pardonne moins qu'un simple coup, maladroit également, et me faisant mal à la tête.

Cependant, j'ai écrit ceci, sincèrement, spontanément, comme la formule d'un sentiment existant au fond de moi :

« Vous fils de Han... gardez-vous de cette méprise ; si le Temps ne s'attaque à l'œuvre, c'est l'ouvrier qu'il mord : il dévore ? qu'on lui donne à dévorer... Ces ors que la pluie lave et que le soleil éteint... Point de révolte sacrilège : honorons les âges dans leurs chutes successives, et le temps dans sa voracité. »

Pourquoi ne pas accepter la démolition lente ou rapide des Palais ; – mais ceci, sans forfanterie ni attitude. Pourquoi ne pas reconnaître une âpre jouissance au délitement des plus belles terres émaillées ; non pas un regret douloureux et perpétuellement exhibé (Loti) mais la juste acceptation de la formule ?

Et pour la mort. Si j'ai écrit : « La mort est plaisante et douce. La mort est fort habitable. J'habite dans la mort et m'y complais... » – Pourquoi ne pas accepter de sentir, pour longtemps, me revenant du dehors, un recueillement qui, vêtu de mots, n'a pourtant point été seulement verbal...

Mais ceci, combien facile à mettre en pratique : grande Diversité ! « Ville au bout de la route, et route prolongeant la ville... »

– Il est fou, ou bien, d'une sagesse plus dangereuse que la folie, de vouloir s'appuyer, chercher un réconfort, sur quelque chose d'autre que soi. Mais ceci, qui pourtant est né de soi...

Victor Segalen naît à Brest en 1878. Médecin de la Marine en 1902, il part pour Tahiti où il recueille les dernières œuvres de Gauguin après la mort de celui-ci. C'est au cours de ce séjour qu'il écrit les *Immémoriaux*, publiés en 1907. Il commence l'étude du chinois en 1908. Reçu à l'examen d'élève interprète, il obtient un détachement en Chine, où il reste cinq ans. Il s'installe à Pékin avec sa famille, voyage à travers le pays et au Japon, et participe à la lutte contre l'épidémie de peste en Mandchourie en 1911. Il publie *Stèles* en 1913, et dirige une expédition archéologique qui part de Pékin début 1914. La mission est interrompue par l'annonce de la guerre : Segalen revient en France où il est affecté à l'hôpital de Brest, puis, à sa demande, sur la ligne de front, près de Dunkerque. Malade, il doit retourner à l'arrière pour y être hospitalisé. Après avoir

publié *Peintures* en 1916, il retourne en Chine l'année suivante pour y recruter des travailleurs ; c'est l'occasion pour lui de s'atteler à de nouvelles recherches archéologiques. Rentré en France en 1918, il travaille au poème *Thibet*, et envisage après l'armistice de quitter la Marine pour se consacrer à l'archéologie et à son projet d'un Institut de Sinologie. Son état de santé se détériore considérablement, bien qu'il ait selon ses dires renoncé à l'opium depuis fin 1916. Il obtient plusieurs congés de convalescence, souffre d'états dépressifs et d'un épuisement physique total. On découvre son corps le 23 mai 1919 dans la forêt de Huelgoat, avec une profonde blessure au talon et un garrot de fortune.

La majeure partie de son œuvre sera publiée à titre posthume.

Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*

André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*

Ambrose Bierce, *Le Club des parenticides*

Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*

Camillo Boito, *Senso*

Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaises*

Joseph Conrad, *Des souvenirs*

Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*

Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de*

l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres

Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*

Stephen Crane, *La Conquête du courage*

Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*

Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*

Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*
Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur
Heidegger*
E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*
Joris-Karl Huysmans, *En ménage*
Henry James, *L'Élève*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blanc*
Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*
Rudyard Kipling, *Simple contes des collines*
Valery Larbaud, *Allen*
Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*
Herman Melville, *Le Grand Escroc*
Veijo Meri, *Une histoire de corde*
Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*
Francisco de Quevedo, *El Buscón*
Jules Renard, *L'Écornifleur*
M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*
Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*

Scarron, *Le Châtiment de l'avarice*

Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*

Robert Louis Stevenson, *Mendiants*

Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*

Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*

Ivan Tourguéniev, *Fumée*

B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*

Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*